

LE VENT

Quand Pizarre partit en guerre
—C'était ce vieux temps de naguère
Où l'on croyait au Dieu vivant,—
Le soir venu, sous les étoiles,
Pizarre regarda ses voiles
Et Pizarre invoqua le vent.

"O vent, dit-il, aide mes armes !
Vers la gloire et vers les alarmes
Conduits mes soldats et leur chef !
Par delà ces houleux abîmes
Je vais aux conquêtes sublimes ;
Vent, fils de Dieu, pousse ma nef !"

Et puis, toute la nuit, Pizarre
Vit, au fond d'un rêve barbare,
Les hommes tombant comme blé.
Vinrent les clartés jaunissantes ;
Les voiles pendaient impuissantes.
Et le vent n'avait pas soufflé.

Alors Pizarre, pris de doute,
Dit à ce vent rebelle : "Ecoute !
C'est Dieu que je porte là-bas,
Sauveur des âmes immortelles,
Je vais dompter les infidèles !..."
—Le vent ne soufflait toujours pas.

Enfin, à la troisième veille,
Pizarre ouït cette merveille,
Une voix du ciel qui parlait.
Et la voix disait : "En ce monde,
Que seul l'amour divin féconde,
Ni gloire, ni sang ne me plaît."

Pâle, et bénissant sa Madone,
Pizarre répondit : "Pardonne !
C'est pour aimer que je vais là.
L'infidèle sera mon frère.
O vent, resteras-tu contraire ?"
—C'est alors que le vent souffla.

Charles Fuster

BIBLIOGRAPHIE

Ces pauvres femmes, par Léon-L. Berthaut (Jean de la Hève).
H. Caillière, éditeur, Rennes. Prix : 3 francs.

M. Léon-L. Berthaut, écrivain distingué de Rennes, France, a eu la gracieuseté de nous envoyer un exemplaire de son nouvel ouvrage, *Ces pauvres femmes*. Nous avons parcouru avec intérêt les pages de ce livre qui proclame hautement les grandes vertus et les nobles qualités de la femme, et, nous aimons à le dire, nous avons été charmés, entraînés par ces nouvelles attachantes, écrites dans un style chaleureux, coulant de source.

M. Berthaut, qui n'a que trente ans, a déjà produit des œuvres qui ont obtenu le plus grand succès et attiré les éloges des plus célèbres critiques littéraires de Paris. Nous citerons, entre autres, *Au vent*, et le *Pain du génie*, dont nous avons déjà parlé.

Dans les *Pauvres femmes*, l'auteur s'est plu à réhabiliter la femme, et à la peindre telle qu'elle est, douce, généreuse et aimable.

Des écrivains heureux, dit Berthaut dans la présentation de son livre à la critique, ont attribué à la femme tous les vices et toutes les faiblesses.

Ils l'ont chargée de tous les malheurs dont souffrent la famille et la société, et cela sans paraître s'apercevoir que leur mépris de la femme lui ôtait la confiance en soi, c'est-à-dire la première condition de force et de dignité.

Il serait puéril de s'attarder à réfuter philosophiquement de telles erreurs. Elles "crèvent les yeux." Je me suis contenté de montrer, par le moyen le mieux compris du grand nombre, en des histoires courtes et faites pour tous, cette inéluctable vérité : à savoir que la femme supporte, en notre société moderne, la plus grande part des douleurs humaines, et avec non moins de vertu que nous, les hommes.

Il suffit d'avoir aimé sa mère pour en être convaincu. Tout mon effort s'est concentré sur la simplicité des moyens et l'émotion de la pensée, du fait ou de l'acte — avec l'espé-

rance que l'accent de la sincérité me ferait lire un peu, par les femmes surtout, puisqu'elles sont les intéressées.

A propos de la phrase et du mot, j'ai cru devoir leur donner cette vigueur aussi éloignée de la brutalité que du serupule et qui blesse la seule hypocrisie—dont je n'ai cure.

Comme dans le *Pain du génie*, comme dans tout ce que je ferai, j'ai mis au premier plan, par SÉLECTION, les types humains qui tendent vers le mieux, sans oublier que l'idéalisme à outrance est une erreur presque aussi dangereuse que le contraire.

Après cet extrait qui donne une idée parfaite de ce nouveau livre, nous croyons que les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ s'empres-
ront de se procurer cet ouvrage, et d'en savourer les pages émues. Elles l'auront lu, qu'elles voudront le relire encore.

P. B.

QUESTION HISTORIQUE

Par qui et comment les mines de Californie ont-elles été trouvées ?

L'or fut découvert en 1847-1848, et sur deux points différents, en Californie. Deux noms s'imposent donc à la reconnaissance des Etats-Unis qui requèrent de cette circonstance un si grand essor de prospérité. Nous avons nommé Samuel Hornsby et le capitaine Sutter.

Samuel Hornsby, qu'on appelait familièrement *Uncle Sam*, avait pour profession de guider les émigrants à travers les vastes solitudes de l'Ouest américain. Ce fut en conduisant un convoi dans les parages du Sacramento supérieur, vers la fin de 1847, qu'il fit la découverte de l'or dans les dunes de la Sierra Nevada et du Sacramento-River. Ayant buté contre un caillou qui jetait des rayons fauves dans le lit de la rivière, Samuel Hornsby s'empessa de le ramasser et constata qu'il se trouvait en présence d'une pépite d'or pur, du poids de 8 à 10 kilos.

On juge de sa surprise et de sa joie, d'autant que l'examen du ruisseau lui démontra qu'il était littéralement pavé de pépites plus ou moins grosses. Bien plus, dans un fond il trouva des monceaux d'or accumulés.

Aussitôt Samuel Hornsby se rendit à San-Francisco, où il fit part de sa découverte. Une compagnie se fonda, qui souscrivit à toutes ses conditions, et moins d'un mois après, de tous les côtés de l'Amérique, des milliers de travailleurs, ingénieurs et chimistes s'abattaient sur la Californie. Telle est l'histoire du premier filon d'or trouvé dans ce pays.

Ce fut également le hasard qui révéla le précieux métal au capitaine Sutter. Ce personnage, d'origine suisse, ancien garde du corps de Charles X, après avoir résidé dans le Missouri, s'était établi sur un petit affluent du Sacramento. Il y construisit un moulin destiné à faire mouvoir une scierie, mais, lorsqu'il s'agit de le mettre en mouvement, il se trouva que le sas de la roue se trouva trop étroit. Pour éviter la main-d'œuvre, on décida de laisser à la chute d'eau le soin de l'agrandir. Alors, soudainement, les graviers et les sables soulevés et lancés sur les deux bords étalèrent aux yeux de l'ouvrier *Marshal*, chargé de surveiller l'opération, une quantité prodigieuse de paillettes d'or.

C'est au printemps de 1848 que se passait cet événement. En vain, Sutter voulut garder le secret de sa trouvaille. Elle fut bien vite connue à San-Francisco, et moins de trois mois plus tard, 10,000 *diggers* lavaient les eaux merveilleuses de l'*American River*. Tout le monde accourait au nouvel Eldorado, et la Californie miroitait aux yeux de tous comme un miroir aux alouettes.

En peu d'années, le pays fut envahi par une nuée d'aventuriers. L'or affluait, une grande

ville surgissait, des terres sans valeur devenaient sans prix. Sutter, reconnu légalement propriétaire de 33 lieues de terrain, se trouvait à la tête d'une fortune que l'on estima dépasser cent millions, mais il ne la conserva pas longtemps. Sutter se sentait mal à l'aise au milieu de tout ce tumulte, soutenant procès sur procès et les soutenant mal. Définitivement dépouillé, plus encore que ruiné, il quitta la Californie où il ne possédait plus même un coin de terre, et se retira en Pensylvanie où il vécut d'une pension de 1,250 francs que lui fit la Californie. Modeste aumône à l'homme qui avait donné un empire à sa patrie adoptive, et des millions au monde. Le 17 juin 1880, il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Uncle Sam fut plus heureux. Il est mort au moins dans l'aisance, il y a peu d'années.

M. KOSLOWSKI.

MÉDITATION SUR LA PATIENCE

Il faut savoir attendre, quand les événements nous mettent aux prises avec les calamités publiques et sociales. La patience devient alors une des formes du devoir civique et une des applications les plus nécessaires de l'amour de la patrie.

Si, d'une part, rien n'est plus évident pour la saine raison que l'existence d'une sagesse souveraine et d'une souveraine justice ; d'autre part, rien n'est enveloppé d'ombres plus épaisses et de plus impénétrables mystères que la jurisprudence par laquelle cette justice infail-
lible est appliquée aux affaires du monde et au gouvernement des sociétés humaines.

Rien n'est dangereux comme le faux mysticisme appliqué à x épreuves de la vie. Fait de sophismes et d'illusions, il se résout pratiquement en lamentables défaillances de la volonté. Il est vraiment trop aisé de gémir sur la tournure fâcheuse des affaires, de répéter en toute occasion que les temps sont exceptionnellement mauvais et que, pour rétablir dans le monde l'empire de la raison et de la justice, il faut une intervention miraculeuse de la toute-puissance de Dieu.

Mgr PERRAUD.
(de l'Académie Française.)

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Dlle Eugénie Dufresne, 136, rue Amherst ; H. C. Pinno, 316, rue St-Hypolite ; Dame H. Lépine, 179L, rue St-Christophe ; N. Corbeil, 40, Côte St-Lambert ; Arthur Gantois, 31, rue Grothé ; Mme Naud, 621, rue St-Laurent ; Cyriac Bellchunneur, 324, rue Visitation ; Victor Deome, 871, rue Ste-Catherine ; Joseph Lapierre, 293½, rue Plessis ; Dame Alfred Lortie, 8, rue Ste-Rose ; A. Lamy, 200½, rue Sanguinet ; J. D. Desnoyers, 448, rue Mont-Royal.

St-Henri d'Montréal.—H. Duriez, 143, rue Ste-Emilie.
Québec.—Pierre Lafrance, 342, rue St-Olivier ; Mme Rioux, 17, rue Rampart ; Dame Théophile Hamel, 14, rue des Carrières ; S. Côté, 147, rue Daiguillon ; George Herbert, 365, rue St-Jean ; Joseph Clavet, 470, rue du Roi, St-Roch.

Charlesbourg, Québec.—Joseph Lefebvre.

Etchemin, Québec.—J. A. Marier.

Lévis.—C. A. Demers.

Trois-Pistoles.—Dr F. J. Langlois.

St-Joseph d'Alma, lac St-Jean.—Dr. J. E. Gagnon.

Sherbrooke.—Frédéric L. Rousseau.

St-Hyacinthe.—Auguste Brunelle.

St-François Xavier Manitoba.—Patrick McCaughan, maître de poste.

Cohoes N. Y.—Germain Faure.

Haverhill, Mass.—Edmond Turcotte.

Woonsocket, R. I.—Z. Sylvestre.